

S'intéresser à l'insignifiant

Ce qu'Henri Van Lier a découvert en étudiant la photographie, c'est que nombre d'événements qui concernent l'humanité ne sont pas « réductibles à un sens articulé ». Je nommerai de mon côté « insignifiants » ce genre d'événements. Mais prenant en compte la façon dont Henri Van Lier a par la suite étendu dans son anthropogénie le champ de ces événements (pas même de « vraies situations », dit-il), je voudrais surtout en remarquer la portée : l'humanité y tient de manière essentielle, et non pas seulement archaïque. Le monde qui, pour ainsi dire, lui est propre, aujourd'hui comme hier, n'est pas seulement langage.

« Anthropogénie », ce mot ne veut pas dire anthropologie même si sa compréhension et le développement de sa logique inductive sont capables de disputer à l'anthropologie nombre de ses connaissances. Ce n'est pas davantage le nom d'une discipline qui aurait un domaine strictement défini même si, tout de même, Henri Van Lier se sera montré sélectif au moment de justifier les principes de sa démarche¹. Et ce n'est pas non plus tant qu'on pourrait croire une appellation pour justifier l'existence d'une nouvelle science même s'il est à mon sens des textes qui poussent à comprendre les choses de cette manière. Non, même s'il s'agit en pratiquant l'anthropogénie de « répondre à [des] questions » qui peuvent elles-mêmes se ramener à une question majeure, celle de savoir comment « Homo » en est venu « à se poser des questions métaphysiques » et comment il s'en pose encore, même si, pour cela, il est inévitable de mettre en partage nombre de connaissances anthropologiques, le mot désigne d'abord une sorte d'aventure. C'est le nom donné à une émergence qui n'a pas cessé – d'une « naissance » qui « continue à naître », dit de son côté Henri Van Lier – et qui a pour enjeu, précisément, la « faculté anthropogénique » même, celle qui non seulement fait qu'Homo est concerné par un au-delà de la physique (de la *phusis* si l'on préfère), mais encore celle qui conduit ce même Homo à « déterminer » métaphysiquement, « sur le fond comme sur la forme (...) l'allure des questions » qu'il se pose.

Dans cette brève présentation de l'anthropogénie que je tire des toutes premières lignes d'un essai intitulé *De la métaphysique à l'anthropogénie*², une donnée au moins mérite d'être soulignée, c'est celle qui pose qu'Homo est toujours concerné par sa naissance. Est-ce à dire qu'il n'est pas encore figé ? Ou qu'il lui incombe de rejouer son être ? Le fait que « l'on [puisse] ramener à trois (...) partout et toujours » les questions métaphysiques qui « naissent et continuent de naître des facultés anthropogéniques d'Homo » semblent plaider pour cette

¹En dernière analyse, la « théorie des catastrophes ou des changements de forme » dans la « mathématisation » de René Thom, l'embryologie de la seconde moitié du XXème siècle et la « théorie computationnelle de la vision » de David Marr, publiée en 1982.

²Cf http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/ontologie/metaphysique.htm

seconde hypothèse. Mais, ajoute Henri Van Lier, « anthropogéniquement Homo est d'abord technicien ». Nous sommes donc invités à penser que la technique n'est pas pour rien dans le rejeu, comme j'ai appris récemment qu'on pouvait dire, de la dimension métaphysique de l'humain. C'est son cours, en soi fait d'événements, qui conduirait sinon constamment, au moins régulièrement l'humanité à se reposer les quelques questions sans lesquelles elle ne serait pas la sorte d'être qu'elle est.

Pareille position est-elle en tout moment celle d'Henri Van Lier ? Je n'en suis pas certain. Ce n'est pas que le propos sur le caractère foncier de la technique ait jamais varié, c'est plutôt que la notion de rejeu s'oppose à celle d'une ligne évolutive des conditions de l'espèce à laquelle Henri Van Lier souscrit probablement en dernière analyse. J'y reviendrai au moment de conclure. Mais d'abord je voudrais situer ma lecture de l'ouvrage sur la photographie dans le cadre de mon actuelle hypothèse. Il ne s'agit pas de dire, surtout pas, que la photographie correspond à la faculté métaphysique d'Homo, mais que son invention, qui n'est pas de tout temps, qui correspond à une époque de la technique, a, aurait pour ainsi dire conduit à un recommencement de l'anthropogénie comprise comme hominisation. En d'autres termes, elle a, elle aurait ramené le questionnement métaphysique, terme pour ainsi dire de l'hominisation ou de la faculté anthropogénique du vivant humain, à l'une au moins de ses conditions de possibilités, pour ne pas dire à sa source.

Marc Van Lier m'a confié que le livre sur la photographie avait joué un rôle décisif dans la maturation de l'idée même d'anthropogénie chez son père. Henri Van Lier se serait rendu compte que « La photographie rendait impossible l'approche du monde par "la pure force de l'esprit" ». Qu'est-ce à dire, sinon que cette invention pourtant humaine échappe à une faculté non moins humaine ? Conséquence : il faut penser l'humanité d'après la photographie comme inscrite dans un écart ou un entre-deux. Est-elle en cela singulière ? Son époque est-elle la seule qui ait eu affaire à pareille situation ? Il semble bien que non. Le lexique utilisé par Henri Van Lier est large qui évoque aussi la relation entre « chaos » et « cosmos » ou le rapport entre « réel » et « réalité ». C'est cette relation, c'est ce rapport que la photographie rejoue à son niveau mais qui ne sont jamais réglés, ou réglés seulement dans l'illusion proprement métaphysique qu'Homo est capable d'élaborer quant à lui-même. En fait « cosmos » n'existe que sur fond de « chaos », et la réalité est par un autre biais qu'hier sans doute, mais tout de même toujours, embarrassée de réel.

Qu'est-ce à dire plus concrètement ? Qu'est-ce que la réalité ? C'est, ce serait du « réel indexé » ? Qu'est-ce à dire, derechef ? Qu'est-ce que cette indexation du réel et comment se produit-elle ? Lisons la *Philosophie de la photographie*. Pour comprendre ce qui est ici en cause, il faut, dit Henri Van Lier, « oublier les jargons, et en particulier celui de la linguistique », autre raison de comprendre, après l'écart de l'anthropogénie à l'anthropologie, le peu de chance

qu'avait Henri Van Lier, au-delà des polémiques virulentes, voire excessives, qu'il est capable lui-même de conduire³, d'avoir une place reconnue dans les découpages disciplinés du savoir. « Pour parler du désignant et du désigné », ajoute-t-il aussitôt, « de la réalité et du réel, de l'indice et de l'index, de percevoir et d'apercevoir, d'acte et d'action, nous devons demander au lecteur l'effort de retrouver un français naïf, qui se définira et redéfinira au fur et à mesure des besoins ». Recourir au français naïf, cela veut dire en l'occurrence considérer littéralement le mot « index » et comprendre que se nomme là « comme un doigt (index) ou une flèche tendus vers un objet, indiquant cet objet ». En ce sens, l'index est désignant. Je peux dès lors comprendre que les couples terminologiques constitués dans la phrase que je citais juste auparavant se recouvrent les uns les autres. Relisons là. Il s'agit de « parler du désignant et du désigné, de la réalité et du réel, de l'indice et de l'index, de percevoir et d'apercevoir, d'acte et d'action... ». Ce qu'Henri Van Lier appelle strictement « réalité », ce n'est pas le réel dans son acte même, ce n'est pas ce qui, par exemple, s'enregistre de soi dans l'opération photographique, non c'est un réel désigné ou dont, à la limite, on suspecte qu'il s'est indiqué en quelque indice qu'on s'efforce d'interpréter. « La réalité », écrit-il plus loin (p. 26), « désigne le réel en tant qu'il est déjà ressaisi et organisé dans des systèmes de signes, donc par des signaux intentionnels, conventionnels et systématiquement définis, et pour autant distribué en objets et en actions, qui sont les désignés que dénomment ou représentent ces signes. Le réel, par contre, c'est ce qui échappe à la réalité ainsi comprise, tout ce qui est avant elle, après, en dessous, ce qui n'est pas encore apprivoisé dans nos relations techniques, scientifiques, sociales, ce que Sartre, par exemple, a appelé les quasi-relations de l'en-soi ». Bref la réalité dépend, comme l'index, d'une intention dont il faut comprendre, c'est le rôle de l'anthropogénie, comment Homo est parvenu à s'en trouver doté.

Je m'en tiendrai là dans mon explication même si la série de mots en duo que je citais plus haut contient bien d'autres propositions qui mériteraient qu'on s'y arrête, par exemple celle qui distingue le percevoir de l'apercevoir et laisse entendre ce faisant, si je comprends bien, que le réel s'aperçoit plus qu'il ne se perçoit, ce qui veut dire, probablement, qu'il ne convient pas ou qu'il ne s'apparie pas aux idées comme la réalité y convient ou s'y apparie. L'aperçu est moins signifiant, ou moins interprétable, que le perçu. Ainsi, ce qui se laisse apercevoir sur une photographie (des « effets de champ », dit volontiers Henri Van Lier) active des « schèmes mentaux », expression que la *Philosophie de la photographie* ne définit pas frontalement mais qu'elle emploie souvent sans jamais l'inscrire au registre des concepts. De là que je pourrais dire que le réel, aussi opératoire soit-il, est ce qui demeure sans concept. Littéralement, nous ne le comprenons pas quand bien même il est en mesure, depuis les techniques qui l'habitent comme la photographie, de nous activer schématiquement, en deçà (« en dessous » dit, nous venons de le lire, Henri Van Lier) de toute action idéellement ou conceptuellement fondée. C'est dire, en un langage moins compliqué, qu'un monde comme le nôtre ouvert, j'y viens, aux

³Voir la *Postface* « Nouvelles perspectives théoriques » publiée en 1991 lors de la ré-édition de la *Philosophie de la photographie*.

techniques du réel et pour cela peu réaliste n'a pas vraiment idée ou concept de ce qu'il fait et des opérations qui s'y mènent.

« Technique du réel », je n'ai pas trouvé cette expression dans mes lectures d'Henri Van Lier, mais je la propose pour dire aussi rapidement que possible combien, chez lui, le réel peut être technique et la technique de l'ordre du réel, c'est-à-dire de ce qui est capable d'activer les humains en-deçà encore une fois, ou en dessous de l'idée, du concept et de la signification. Voilà sûrement un point que je n'avais pas remarqué autant qu'à présent lors de ma première lecture de la *Philosophie de la photographie* mais que je trouve aujourd'hui convenir à ma propre façon d'envisager les choses. Il y va de la place à faire, dans la compréhension de ce qu'est une vie humaine, à l'insignifiant. Je pose moi aussi d'une part qu'un opérateur technique n'est pas de part en part livré à des intentions, d'autre part que l'insignifiant n'est pas rien dans nos existences ou qu'on aurait tort d'en négliger la prégnance. De ce sujet, Henri Van Lier parle archéologiquement dans son anthropogénie. Mais dans sa *Philosophie de la photographie*, ouvrage davantage circonscrit historiquement, il pensait déjà que non seulement la technique émerge d'événements en eux-mêmes insignifiants, mais qu'elle en fait également émerger qui « ne sont pas réductibles à un sens articulé ». Elle n'implique pas même nécessairement de « vraies situations ». Cela veut dire d'abord, si l'on veut bien y prendre garde, qu'elle n'est pas pour commencer un *fait pour*, un moyen en vue d'une fin dont Homo détiendrait en quelque sorte la capacité d'en avoir un savoir anticipé. Mais cela n'empêche pas ensuite qu'on puisse envisager, dans un second temps, de la faire signifier, c'est-à-dire de l'indexer en raison d'une ou de fins qui ne lui sont pas intrinsèques, qui ne sont pas essentiellement de son fait, mais auxquelles elle peut (c'est tout de même dans ses possibilités) répondre.

De ce genre d'analyse peuvent résulter des thèses que j'ai pour ma part formulées objectivement mais pas explicitement à la suite de *Philosophie de la photographie* (sans doute n'avais-je pas assez lu l'ouvrage). Il s'agit d'une part de poser qu'une technique comme la photographie est ouverte à des « conduites » (notion introduite à partir de la p. 59), d'autre part de généraliser cette thèse en établissant qu'il y a deux sortes d'art, l'une vouée au faire signifier suivant des procédures d'indexation (j'adopte ici le vocabulaire d'Henri Van Lier), l'autre davantage ouverte aux capacités indicielles des techniques qui ne manquent de jouer dans la moindre opération artistique.

Sans doute faudrait-il prendre ici le temps d'un examen plus approfondi. Mais je préfère pour conclure considérer la relation de la *Philosophie de la photographie* à l'anthropogénie par la suite développée. Comme autorise à le penser la *Postface* de 1991, cette philosophie a ouvert le champ à la systématisation anthropogénique. Mais justement, n'est-ce pas l'absence du système qui la rend particulièrement intéressante ? Henri Van Lier rappelle plusieurs fois qu'universel veut dire tourné vers l'un ou vers l'unité. Mais je crois ce mot chez lui plus en

tension que peut-être il ne le pensait lui-même. Quand il écrit que « l'humain est l'animal cosmique, puis universel » et, dans la même page que la photographie « au lieu de conformer l'Univers à notre Cosmos-Monde, ouvre le Cosmos à l'Univers, et à certains égards elle l'y dissout » (p. 49) ne suggère-t-il pas que l'humanité qui tenait au cosmos et, par là, aux signes, aux indexations, à la réalité est en train de passer et que, de ce passage, la photographie serait l'un des marqueurs décisifs ? Dans cette hypothèse, l'anthropogénie serait une sorte de grande théorie de l'irréversible évolution de l'espèce. J'avoue avoir du mal à me faire à cette idée. Je préfère, je l'ai dit déjà, moins penser en terme de mouvement évolutif et davantage en terme d'époque, c'est-à-dire de balancement et d'entre-deux. Je ne fais donc aucune hypothèse d'universalisation que ce soit, ni pour soutenir l'idée anthropologique d'une humanité à tenir ou à maintenir à tout prix dans le monde cosmique des signes et des significations ni pour appuyer celle, anthropogénique au sens second que je viens de dire, de sa dissolution envisageable dans un univers absorbant. J'en resterai donc à cette proposition que je trouve au sein de la *Philosophie de la photographie*, à savoir (p. 32) : « Dans les mondes anciens, privilégiant la réalité, c'était le désignant et le désigné (réfèrent), l'indice et l'indiqué, qui émergeaient. Dans un monde scientifique et informatique comme le nôtre, transi de réel, ce sont, dans les signes et dans les indices, les schèmes mentaux qui surgissent ». Ce texte dit en substance, et c'est en soi déjà assez paradoxal, qu'à la suite des gestes techniques que nous avons produits malgré nos intentions (au-delà ou en deçà d'elles) depuis deux siècles environ nous sommes désormais non seulement davantage « transis de réel » qu'auparavant, mais surtout que nous sommes plus transis que nous ne saurions le penser si nous nous en tenons au point de vue du monde ancien, point de vue transi, lui, par la signification. Ce qui en résulte, c'est ceci, et juste ceci : que nous avons d'abord besoin de comprendre le présent dans sa dynamique spécifique et pour cela d'avoir un meilleur sentiment de ce qu'il suspend. C'est-à-dire d'être moins couverts ou inondé, selon les métaphores qu'on préférera, d'objets signifiants.

Pierre-Damien HUYGHE

Décembre 2019